

## CHAPITRE XI

### LA QUESTION MILITAIRE.

#### PREMIERS DIFFÉRENDS AVEC BAZAINE ET NAPOLÉON III

Durant toute l'année 1864, et au début de 1865, les opérations militaires réussissent presque toutes. Sous le commandement de Bazaine, trente mille pantalons rouges montrent leur vaillance légendaire, et occupent, sans coup férir, tout le Nord et le Sud du Mexique ; un espoir immense naît, car, si les dissidents sont vaincus définitivement, le Mexique, débarrassé des luttes continuelles qui le déchirent depuis tant d'années, pourra revivre enfin. Au mois de février 1865, Porfirio Diaz, l'un des plus vaillants généraux juaristes, est assiégé dans Oajaca, dont la prise est des plus nécessaires pour la pacification du pays. Conscient de l'inutilité d'une résistance, et voulant épargner le sang de ses hommes, P. Diaz, après une défense héroïque, se résigne à se rendre le 9 février, marquant ainsi la date la plus prospère de l'occupation française.

C'est à ce moment, en effet, que les nuages s'accroissent à l'horizon. D'un côté, en Amérique, la guerre de Sécession, terminée par la défaite des États du Sud, à Richmond, le 6 avril 1865, donne aux États-Unis

## LA QUESTION MILITAIRE

la possibilité de combattre les Européens qui ont envahi leur sol, et d'un autre côté, sans qu'il le dise clairement encore, Napoléon III n'entend plus laisser au Mexique des troupes qu'il sent utiles en France.

Il avait été stipulé dans la Convention de Miramar que le rappel du corps expéditionnaire aurait lieu au fur et à mesure que Maximilien aurait organisé une armée nationale. Mais des difficultés se présentent pour sa formation, et les hommes sur lesquels il peut compter sont, outre l'armée française, 4.000 Autrichiens commandés par le général comte de Thün, et 1.600 volontaires belges ayant à leur tête le colonel van der Smissen. On a reproché parfois aux souverains, à l'impératrice Charlotte surtout, de n'avoir montré que dédain envers les volontaires belges, qui étaient partis pleins d'enthousiasme, « animés, comme l'écrit l'un de leurs chefs, par une même pensée, quittant famille, parents et amis, pour servir de rempart, de bouclier à la fille de leur bien-aimé roi Léopold ». Il convient de citer ici cette lettre du colonel Dufour, montrant comme elle les accueillit, et quelle vénération tous avaient pour elle. Venue pour les recevoir à une lieue de Mexico, l'Impératrice prononça au banquet, qui les réunit le soir, ces paroles : « Vous êtes bien bons, messieurs, de venir de si loin par unique dévouement pour moi, qui n'ai encore rien fait pour vous. Je ne saurais assez vous en remercier, vous pouvez être assurés de mes bontés, de ma bienveillance et de ma reconnaissance. » « En prononçant ces paroles, qu'on sentait venir du cœur, ajoute Dufour, elle avait les larmes aux yeux. Nous tâchions de retenir les nôtres,

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

mais c'était bien difficile... L'écho a reporté au loin les cris de : Vive l'Empereur, Vive l'Impératrice... »

De l'armée nationale, il est de l'avis de tous absolument impossible de faire un corps, non pas dévoué, mais simplement soumis à ses chefs. Mieux que tout autre, van der Smissen raconte ce que valent les 3.000 Indiens qui la forment, et qu'on enrôle le plus souvent par ruse ou par force : « On ne peut se faire une idée de l'armée mexicaine ; quelques milliers de bandits la composent, conducteurs de mulets, garçons boulangers, quelques-uns passés d'emblée au grade de colonel... » Pour avoir des hommes, on les prend de force, et on les conduit au quartier entre deux rangs de baïonnettes. Dès qu'on leur fait traverser un champ de cannes à sucre où ils peuvent se cacher, ils désertent ; et van der Smissen ajoute : « Le jour où l'armée française s'embarquera, l'Empire mexicain s'écroulera avec fracas... » Les chefs qui sont à la tête de cette armée, si l'on peut appeler armée ce mélange de bandits, de misérables et de loqueteux, ne valent pas mieux que leurs hommes, et il est très difficile, au Mexique, de recruter un officier subalterne ; lorsqu'ils ne sont pas à se pavaner dans les rues portant un dolman qu'ils négligent de boutonner, ils s'occupent de faire marcher le commerce que la plupart d'entre eux continuent à tenir. L'on conçoit qu'une telle armée, dont l'entretien est de près de quarante millions par an, soit beaucoup plus un obstacle qu'un appui. Aussi, le 1<sup>er</sup> février 1865, Maximilien ordonne le licenciement de cette armée nationale qui a coûté tant de peines et de piastres ; conséquence : tout ce qui est

## LA QUESTION MILITAIRE

Mexicain est mécontent de ce que, seuls à présent, des régiments étrangers soutiennent l'Empire, et les troupes licenciées vont grossir le nombre des dissidents.

Adversaires redoutables que ces dissidents, hommes qui luttent au nom de la liberté, de la démocratie, alors qu'ils ne savent même pas, parfois, le sens de ces mots. Chez la population mexicaine, depuis toujours, on a noté cette disposition étrange à se battre, sans savoir pourquoi, avec énergie, souvent, et surtout avec une indifférence devant la mort, faite de mépris de la vie et de fatalisme. « Jamais, écrit Blasco Ibanez, une révolution n'avortera au Mexique, par suite du manque d'hommes... ; à peine un vague bruit de révolution court-il les campagnes, que tous les travailleurs abandonnent les champs... Aucun ne résiste à l'idée, d'avoir bientôt dans la main une carabine qui lui servira à imposer sa volonté, quand il descendra dans les régions habitées. Il y a aussi la grande masse des êtres passifs, des êtres résignés qui ne craignent pas la mort et qui constitue l'immense majorité de la population mexicaine. »

Ces hommes résolus à se battre, indifférents devant la mort, et qui s'arment sans savoir dans quel but, ni pour quel idéal, sont conduits par des chefs résolus, décidés à chasser l'étranger envahisseur et qu'anime surtout l'appât du gain. Charlotte, dans une lettre à l'impératrice Eugénie, raconte de façon très claire, comment se forment les guerillas : « Un homme sort d'une ville quelconque avec un cheval et un fusil, bien décidé à s'enrichir de toute manière, excepté

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par le travail. Il a suffisamment d'audace et exposera même sa vie, si c'est nécessaire ; dans tous les cas, il lui est égal d'être fusillé, il est ennuyé et a soif d'aventures, de gain et d'émotions. Cet homme en embauche cinq ou dix autres de cet acabit. Ils s'emparent du bétail de la première hacienda, c'est le baptême du métier ; ils sont armés guerilleros... Ensuite, la « cuadrilla » se met à l'affût des diligences, enlève un ou deux individus riches contre un « réséate », et s'en va par les sierras, par des chemins détournés, dans un autre district, jusqu'à ce qu'elle rencontre une autre bande, avec laquelle elle se fusionne, quelquefois une troisième. On arrive ainsi d'un ou de six hommes à un chiffre de deux ou trois mille, selon les circonstances. »

Ces adversaires sont d'autant plus difficiles à vaincre, qu'ils connaissent à merveille le pays, si favorable aux embuscades, et qu'ils sont, pour la plupart, d'une endurance et d'une frugalité extraordinaires. Pour les anéantir, il faudrait être sur pied de guerre continuellement, car, lorsqu'après d'épuisantes marches et contre-marches, enfin les troupes impériales sont venues à bout des rebelles, il faudrait exercer une surveillance constante, pour conserver la victoire acquise au prix de tant d'efforts.

Dès les premiers mois de 1865, l'espoir de pacification du pays s'évanouit, et les progrès des juaristes deviennent impressionnants. Maximilien s'est leurré, et il s'aperçoit de son erreur : le pays lui est hostile, il faut agir promptement ; naturellement doux et bon, la violence lui fait horreur, et ce mot de lui à van der

## LA QUESTION MILITAIRE

Smissen, au mois d'août, est significatif : « Traitez comme des frères, lui écrit-il, les prisonniers en votre pouvoir, je ne dois pas oublier que ce sont des Mexicains, égarés sans doute par l'erreur ou l'ignorance, mais enfin, des Mexicains. » Au point où en sont les choses, il n'est plus question de clémence, et l'entourage de Maximilien le presse de montrer enfin énergie et autorité. Peut-être sous cette influence, peut-être parce qu'il sent que la situation est critique, Maximilien signe, le 30 octobre 1865, le décret terrible qui punit de mort tout dissident, et qu'appuie encore cette circulaire lancée par Bazaine : « Tout individu, quel qu'il soit, qui sera pris les armes à la main, sera mis à mort ; aucun échange de prisonniers ne se fera à l'avenir. Il faut que nos soldats sachent bien qu'ils ne doivent pas rendre leurs armes à de pareils adversaires : c'est une guerre à mort, une lutte à outrance qui s'engage entre la barbarie et la civilisation. Des deux côtés il faut tuer ou se faire tuer... » Et la guerre continue sans merci et d'une férocité effroyable. Non moins violentes sont ces phrases qu'écrit Dufour. On croirait, à les lire, avoir affaire à un « tueur d'hommes ». Pourtant de l'avis de tous ceux qui l'ont connu, c'était l'être le plus doux qui soit, et le plus religieux. Faut-il croire qu'un an de séjour au Mexique ait suffi pour détruire en lui la belle doctrine de Jésus-Christ?... « En quittant la Belgique, écrit-il, j'étais animé des meilleurs sentiments envers le peuple mexicain, j'ai voulu lui tendre, comme tout le monde, une main franche et amicale. Mais la connaissance

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

que j'ai acquise du pays pendant un séjour d'un an, m'a fait revenir et sur mes sentiments et sur mes intentions. Dans aucun pays du monde, vous ne trouverez une démoralisation comme il en existe au Mexique ; en naissant, ils ont généralement la bosse du vol et de la paresse. Ces belles qualités sont cultivées encore par l'ignorance. Je le demande, quel est l'avenir de ces gens ? Ils deviennent voleurs, criminels, guerilleros... » Et le moyen que propose le colonel Dufour pour venir à bout de cette « race infecte », est pour le moins radical. « Quoi de mieux, s'écrie-t-il, que les exterminer ? Ils sont la plaie de leur pays, dont ils empêchent le commerce, l'industrie, l'agriculture, enfin la prospérité. Un honnête homme peut-il, doit-il de la pitié à ces bandits ? C'est encore une grave responsabilité que d'avoir des sentiments généreux pour cette espèce de gens... Le système des rigueurs est le seul admissible... »

Les difficultés de Maximilien sont encore accrues par sa position en face du commandant en chef des troupes françaises, le maréchal Bazaine. Tout Français digne de ce nom a peine à garder, lorsqu'on parle de lui, son sang-froid. Bazaine évoque et évoquera toujours, celui qui a perdu l'ultime espoir de la France, celui à qui Napoléon III disait à Gravelotte : « Je vous confie la dernière armée de la France », et qui a rempli sa mission, nul n'ignore comment ; sa trahison a rendu irrémédiables les désastres de 1870. On a trop parlé de Bazaine pour qu'il soit intéressant de redire ce qu'était ce personnage rusé, ambitieux et retors. L'on sait, à présent, qu'au Mexique, déjà, il commence

## LA QUESTION MILITAIRE

à tromper son souverain, en même temps qu'il abuse celui qu'il doit protéger.

Bazaine, après avoir pris part aux campagnes de Crimée et d'Italie, a été envoyé au Mexique le 1<sup>er</sup> juillet 1862. Devenu commandant en chef du corps expéditionnaire français, un an après, il a reçu le bâton de maréchal le 5 septembre 1864. Pas un instant, on le voit, la confiance qu'a en lui Napoléon III ne s'est démentie. Ce fut assurément une faute grave que de laisser à Bazaine tout le pouvoir militaire. Tout d'abord, un maréchal de France ne relève que de son souverain, et, par son entremise, cette autorité accordée à la France, au Mexique où toute la politique tient dans la guerre, a des répercussions dans tous les domaines ; Maximilien, qui a le titre de souverain, n'est, en réalité, qu'un protégé, qui doit se soumettre à la volonté du protecteur. Cette situation est d'autant plus grave que, si des dissentiments éclatent, tout de suite, le représentant de la France en référerait au juge suprême, qui ne pourra que l'approuver. Pourtant pendant les premiers mois au moins du règne de Maximilien, les rapports entre lui et Bazaine sont des plus cordiaux. Lui et Charlotte écrivent maintes fois, à Paris, au couple impérial, pour lui dire combien ils sont reconnaissants à Bazaine de tout ce qu'il a fait pour eux. Maximilien le félicite d'avoir rendu « la liberté et la paix au Mexique », et dans les lettres qu'ils adressent aux Tuileries, les souverains ne tarissent pas d'éloge sur le « bon Maréchal », et sur la façon remarquable dont il commande l'armée française.

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

De fait, les premiers succès qu'elle remporte, leur donnent tout d'abord raison ; mais l'héroïsme des Français est légendaire, et sans négliger l'incontestable talent militaire de Bazaine, c'est à lui surtout qu'il faut attribuer les victoires des premières années, c'est à lui surtout, d'ailleurs, que va l'admiration des souverains. « Les Autrichiens et les Belges, écrit Charlotte, sont très bons en temps de calme, mais viennent la tempête, il n'y a que les pantalons rouges. » Et cette phrase où revit tout entière la fille d'une princesse de Bourbon : « La vue de tout régiment français me cause un battement de cœur indéfinissable, et je ne sais quel sentiment de consanguinité. Les drapeaux troués qui sont restés parmi les premiers souvenirs de mon enfance, produisent sur moi une sensation que je ne pourrais dire : c'est de l'affection, de l'admiration. »

Malheureusement, Napoléon III, lorsqu'il a donné à Bazaine le commandement suprême de la vaillante armée française, n'a pas su deviner l'ambition et la ruse qui habitent son âme, ambition effrénée, et qui ne connaît plus de bornes, du jour où le vieux maréchal s'amourachera d'une jeune Mexicaine, créature ravissante, qui lui fait perdre la tête. On sait la fin tragique de la première femme de Bazaine, et comment, ayant cru que des lettres écrites par elle à son amant avaient été envoyées par la femme de celui-ci à son mari, elle se tua ; on sait aussi que le maréchal ignore toujours, les lettres ayant été brûlées, l'infidélité de sa femme, et que sa mort le laissa indifférent. Depuis qu'il est au Mexique, il mène grand train, et veut

## LA QUESTION MILITAIRE

être considéré comme un chef tout-puissant ; il n'a de cesse, pour plaire à celle qu'il aime à présent, et qui devient sa femme le 26 juin 1865, d'acquérir plus d'autorité. Josepha de la Pena est, en effet, aussi ambitieuse que lui, et il est un titre qu'elle désire entre tous, celui de Madame la Dictatrice. Il est très difficile, tant l'âme de Bazaine est faite de replis, de savoir à partir de quel moment, il commence à jouer double jeu. Il est un fait, c'est que le maréchal, servile courtisan, a vu, dès 1865, que le désir de son souverain était le rappel des troupes, et qu'à partir de ce moment-là Maximilien et Charlotte ont deviné quel était son but : qu'il s'efforçait de faire à Paris des rapports optimistes disant que la situation s'améliorant il était inutile de laisser plus longtemps au Mexique des troupes françaises. Ces rapports sont impardonnables puisque Bazaine, mieux que tout autre, sait que la situation est de plus en plus critique.

Néanmoins cette divergence d'idées, cette mésentente est cachée, tant par les souverains que par Bazaine ; si ce n'est durant les derniers mois du règne, on pourrait croire qu'entre eux l'union est parfaite. Mais dans les lettres que Charlotte écrit à Eugénie on devine leurs sentiments. Jusqu'à la fin de 1864, ce ne sont qu'éloges à l'égard du maréchal, puis, dans une lettre datée du 27 novembre, se lit déjà l'inquiétude causée par l'optimisme de Bazaine, qu'elle attribue aux mauvaises influences de son quartier général : « Le maréchal, écrit-elle, dont j'énumerais tout à l'heure les qualités, n'a qu'une légère faiblesse, c'est qu'il est impressionnable à un point inouï pour un homme de

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

sa trempe. De là le danger de l'entourage... » Et, au fur et à mesure que les mois s'écoulent, sans le laisser entendre clairement, Maximilien et Charlotte montrent qu'ils seraient loin de s'opposer au rappel de Bazaine. Tous deux vantent des généraux français dont ils ont pu apprécier le dévouement : ils parlent de Douay, « qui paraît avoir de grandes qualités militaires, homme très droit, très énergique et très franc » ; du général l'Hérillier, du général Brincourt, qui forment avec Douay un triumvirat dans lequel Charlotte met toute sa confiance pour les intérêts de la France et les siens. « Avec ces trois hommes, écrit-elle, nous serions ferrés à glace contre toute éventualité du dedans et du dehors. » Eugénie défend Bazaine avec ardeur : « C'est, écrit-elle, un des meilleurs soldats que nous ayons, qui sait trop le prix de l'honneur de la France pour pouvoir risquer de le compromettre... » L'animosité ne fait que croître, et les lettres échangées prennent un ton plus accusateur.

En plus de la méfiance qu'éprouve Maximilien à l'égard de Bazaine, il l'accuse de dépenser dans l'organisation militaire les maigres ressources du Mexique. Il critique sans cesse des opérations au sujet desquelles lui-même n'a le droit de rien dire et, lorsque la situation s'étant aggravée, Napoléon III laisse paraître son mécontentement, Maximilien, blessé, abandonne le ton optimiste qui est sien et adresse à l'Empereur une longue lettre lui disant que si la pacification du Mexique n'est pas accomplie, le maréchal en est, en partie, le responsable. C'est à cause de lui, « le plus grand dépenseur de l'armée », que le budget est toujours

## LA QUESTION MILITAIRE

en déficit ; c'est à cause de lui, surtout, que les juaristes sont de plus en plus menaçants. « J'ai maintes fois prêché au maréchal, écrit Maximilien au mois de juillet 1865, de ne pas précipiter les renvois de troupes, et de se tenir au chiffre fixé par le traité, mais, hélas ! inutilement. Bazaine, animé d'une fièvre de contenter l'opinion publique, oublie tout à fait un prochain avenir... » Un peu plus tard, dans un rapport destiné à Napoléon, donnant libre cours à ses convictions intimes, Maximilien écrit : « Je me plains amèrement contre quelques Français qui servent mal leur Empereur et l'honneur de leur drapeau... qui renvoient des troupes sans la permission de leur souverain, contre les traités les plus sacrés... Je parle de ces chefs qui me laissent dans l'ignorance la plus complète des faits militaires, qui me parlent de victoires quand il y a défaites, qui sacrifient inutilement de braves troupes, qui ont mis mon empire dans une situation plus triste qu'elle ne l'était l'année passée... On se joue des deux empereurs, voilà la vérité. »

A ce moment-là, Maximilien croit, ou plus exactement, veut croire, qu'il n'a pas d'ami plus fidèle que Napoléon III, et que l'appui sur lequel repose son empire ne lui manquera jamais ; si dans quelques-unes de ses lettres il fait allusion au rappel des troupes, et le regrette, il attribue toujours ces mesures à Bazaine, il ne cesse d'assurer Napoléon de son amitié. Au mois de janvier 1863, il lui offre le nouvel ordre de l'Aigle mexicain, en témoignage de fidélité et de reconnaissance « envers celui dont l'appui matériel et moral ne cesse de lui donner des preuves de vive sollicitude

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et d'affection désintéressées ». Un peu plus tard, il lui mande : « Vous n'avez pas d'ami plus loyal que l'empereur du Mexique, et le pays, suivant l'exemple de son souverain, n'oubliera jamais la profonde reconnaissance qu'il doit à la France et à son illustre Empereur... »

Pourtant, dans cette correspondance, qu'il est si intéressant de parcourir, on voit clairement ces témoignages multiples de dévouement, ces assurances de grande amitié, et ces phrases optimistes que Maximilien a l'art d'écrire, laisser place, au fur et à mesure que s'écoulent les années, à un ton plus pressant, et qui devient plus pathétique, les événements se précipitant. Maximilien, soit qu'il veuille garder plus longtemps ses illusions, paraît confiant encore au début de 1865. Mais on est frappé de ces phrases qu'écrit Charlotte à l'impératrice Eugénie, au mois de janvier de cette même année : « Vous, Madame, qui avez tant fait pour ce pays-ci, ne l'abandonnez pas ; songez que vos intérêts ne peuvent gagner là où les nôtres souffrent ; songez à l'Empereur et à votre fils, et la France applaudira, car la France de tous les temps a toujours été fidèle au succès, à la générosité, et à la gloire... »

## CHAPITRE XII

### LES DIFFICULTÉS S'ACCROISSENT. DEMANDES RÉITÉRÉES DE SECOURS

Les craintes de l'impératrice Charlotte ne sont que trop fondées. Malgré les lettres où Maximilien et elle font allusion à la situation « tendue », Napoléon ordonne le retour d'une brigade en France ; déjà une partie des contingents a quitté le Mexique au mois de septembre 1864. Aussitôt les juaristes relèvent la tête, et la pacification du pays est de nouveau enrayée. « L'armée diminue et, avec elle, la force du gouvernement », écrit Charlotte ; « je crois qu'au lieu de rien rappeler, il aurait fallu peut-être augmenter. Le maréchal se repentira peut-être de n'avoir pas écrit au mois d'octobre, ce que nous lui avons demandé... La France ne peut pas ne pas triompher, parce qu'elle est la France d'abord, et que son honneur est engagé... » Le lendemain, Maximilien écrit : « Toute nouvelle réduction de l'effectif français serait prématurée. » Quelques jours après, nouvelles demandes de Charlotte : « Il me semble que d'Algérie, où tout paraît fini, il serait facile de nous envoyer quelques renforts... Je me repose, avec la plus entière confiance, sur la main